

Amare le cose perdute

Qui se souviendra encore de l'intérieur du Poste des Mines tel qu'il se présentait encore il y a dix ou quinze ans ?

Un escalier de bois, tournant dans ses trois ou quatre premières marches, permettait de monter à l'étage supérieur. Cet escalier dégageait une émotion rare, puisque c'est par là que montèrent pendant des décennies, voire même plus d'un siècle, les douaniers, on disait plutôt gendarmes à l'époque, qui s'en allaient trouver le repos dans l'une ou l'autre de leur paillasse de ce deuxième niveau.

Un jour cependant la commune de l'Abbaye décida de restaurer cet intérieur jugé vétuste. Il fallait refaire entièrement la salle de séjour, et puis aussi, dans la première partie de la vieille bâtisse, sécuriser la montée à l'étage.

Que l'on ait procédé à de tels travaux, sans doute jugés nécessaires, passe, mais que l'on ait détruit l'antique escalier, c'était aller un peu loin dans la restauration.

On s'en souvient. A l'époque discutant avec le responsable des travaux de la commune de l'Abbaye, on lui avait dit :

- Il faut veiller à démonter les escaliers afin qu'on puisse les remonter quelque part et retrouver l'ambiance qui avait animé si longtemps cette bâtisse mythique.
- Pas de problème, nous avait-il répondu, on s'occupera de ça. T'as pas de souci à te faire !

Le jour où revînmes, quelque temps plus tard, tout avait été carbonisé à proximité du chalet. Feu le vieil escalier, feu les vieilles portes. Et s'il était quelques éléments métalliques, ce fut le locataire de l'une des pièces du haut qui se chargea de les récupérer pour les offrir ensuite au Patrimoine !

C'est tout ce qu'il restait.

L'indifférence de certaines gens aux choses du passé est sidérante. Manque de culture, aveuglement, mépris, on ne sait trop. De toute manière il ne servait plus à rien de pleurer, simplement à constater avec amertume qu'une tentative de sauvegarde, une fois de plus, tournait au désastre. Une leçon à rajouter aux leçons, en quelque sorte !



En d'autres temps, début XXe. Ci-dessous les Le Coultre des pignons à la rencontre des douaniers du Poste des Mines.

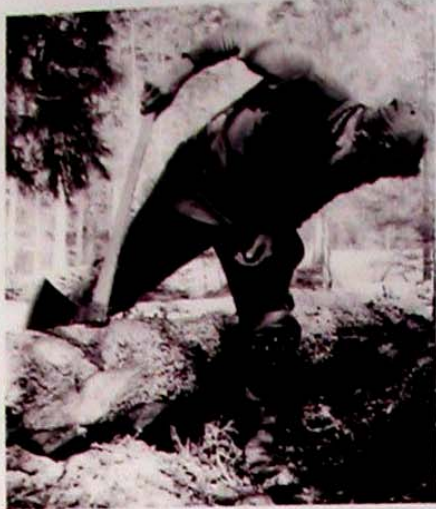


Le temps de Conus



Un film a été consacré à Conus par Golay des assurances. Magnifique, en dépit d'une sono à l'arrache !

Henri Conus (1914-1989)



C'est l'homme qui durant 20 longues années, de 1950 à 1970, a vécu au Poste des Mines, souvent en solitaire. Un misanthrope farouche et renfermé ? Exactement le contraire ! On ne peut plus affable et plus sociable. Toujours de "bonne", reconnaissant et accueillant à l'égard du visiteur occasionnel venant quelques instants, distraire sa solitude. Dans la forêt qui était son royaume, il faisait partie de la nature et vivait sa vocation de bûcheron dans la plénitude de sa force peu commune et de son énergie infatigable. Il faut dire qu'il avait la carrure et le physique de l'emploi. En hiver, il laissait dans la neige les empreintes de ses gros souliers d'une pointure phénoménale. A l'égal de ses pieds légendaires, la nature l'avait gratifié de mains qui n'avaient rien de pinces à sucre. Je le vois encore soulever depuis dessus, d'une seule poigne, les lourdes

billes qu'il venait de débiter. A lui seul, il abattait le travail de toute une équipe. Par conséquent, son ardeur au boulot lui rapportait gros. Peu dépensier, il ne lésinait pas toutefois pour profiter de la vie lorsque l'occasion se présentait. Même si ce n'était guère l'habitude à l'époque, il s'offrait régulièrement de mémorables voyages au-delà des mers, et même une fois, le tour du monde. Partout où il allait, il ne manquait pas de faire sensation, vêtu de son "bredzon" fribourgeois, avec sa pipe émergeant de sa longue barbe. Deux refuges du Risoux de l'Abbaye rappellent la mémoire de ses virées au long cours : "La Turquie", "La Marocaine". Cette dernière évoque le souvenir d'une homérique expédition au Maroc avec son ami Poly Rochat. Bien entendu, il ne passait pas inaperçu au pays des mouquères : *"Les femmes se pendaient à ma barbe !"* qu'il disait à son retour...

Le souvenir que je garde de mon ami Conus est celui des samedis de fin d'hiver 1959, lorsque je le rejoignais sur son chantier de coupe pour essayer de me familiariser avec la rude vie de l'homme des bois. Ce furent des moments privilégiés partagés avec Henri Conus et son coéquipier de l'époque, Robert Joye, futur garde-forestier de l'Abbaye. De cette brève initiation à l'ébranchage et à



l'écorçage qui se faisait encore à la large hache italienne, il me reste quelques tours de main du métier dont je profite encore lorsqu'on va faire notre bois pour l'hiver avec Madeline. C'est aussi à cette occasion que j'ai compris que l'efficacité du coup de hache dépendait d'un soigneux et patient aiguisage à la lime et à l'huile de coude. Il faut dire que les compliments et les félicitations ne pleuvaient pas. *"Tu ne coupes pas, tu "sapiottes" que me disait le géant du Poste des Mines. Ou bien : "Dans l'horlogerie vous êtes capables de travailler au millième de millimètre et là, tu n'arrives pas à ébrancher à moins de quatre centimètres du tronc !"* Mais rien ne pouvait altérer mon enthousiasme, et lorsqu'à la fonte des neiges je contemplais les interminables alignements de billons, au-dessous du chalet de la Capitaine, j'avais la vaniteuse impression d'en avoir fait ma part, ce qui était loin d'être le cas !

In memoriam, J-P G

Un beau texte de Jean-Paul Guignard.



Intérieur à l'antique.



C'est là que nos gendarmes vivaient...



Une exploration minutieuse, avec pour l'entrée, le bel évier en pierre de taille de sous la fenêtre.

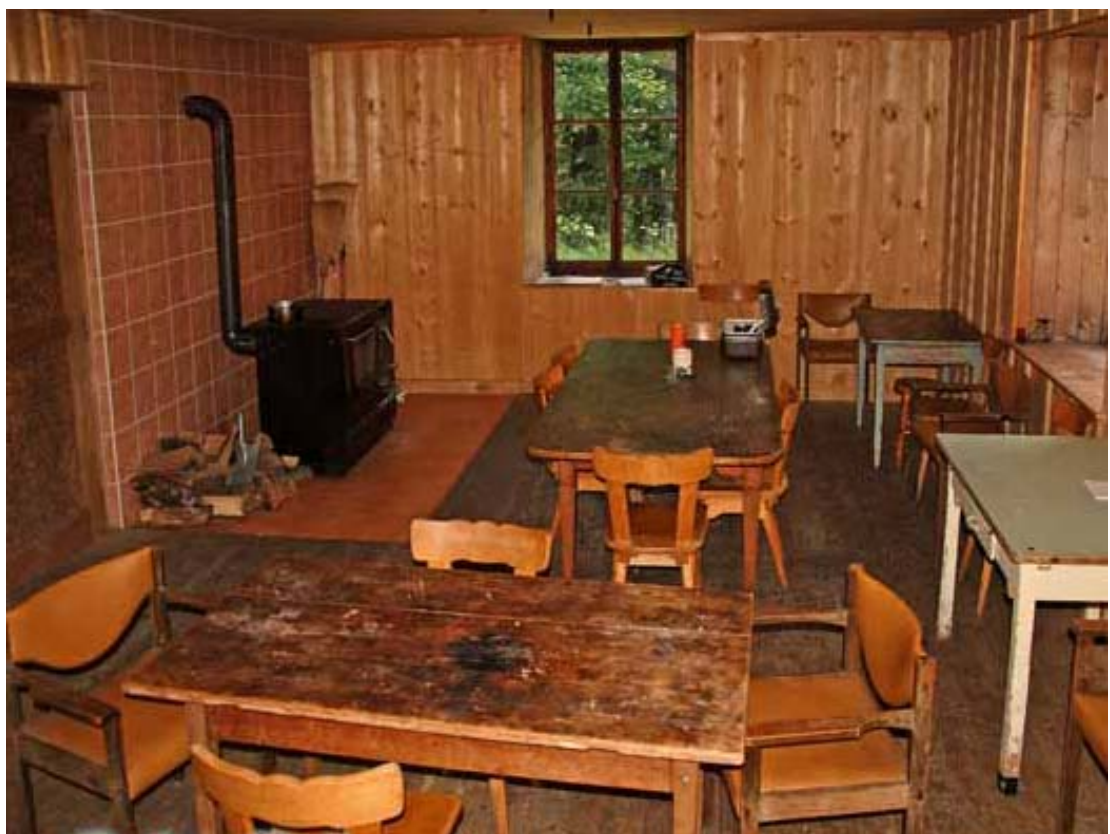




La marque de leurs pas...



Faire du neuf avec du vieux...





La beauté nostalgique du site.





Le Poste des Mines

de 1650 à nos jours

Claude Karlen



Editions du Rendez-vous

Claude Karlen, locataire d'une chambre à l'étage, est un passionné de l'histoire du Poste des Mines. Brochure de 2014.

Une prolongation sur territoire français ne sera pas de trop...



Le site admirable de la zone des Baraques.





Les Baraques !

Une fondue au Poste des Mines – 2005 –

Ils étaient allés manger la fondue au Poste des Mines avec les locataires de la partie haute de la vieille bâtisse, tandis que celle du bas restait ouverte au public. Ils étaient montés par les escaliers de bois qu'autrefois les gendarmes en fonction avaient usés. Le bois parlait, les escaliers racontaient des milliers de nuits tandis qu'il faut se lever tôt le matin pour une patrouille, ou que même c'est de nuit que l'on doit partir. On se prépare au fallot-tempête dans la salle du bas, et puis l'on quitte le refuge. Pour la marche, assurément que la lampe de poche en ce temps-là n'existe pas, et puis il serait malvenu de révéler sa présence, on se repère sur la cime des arbres, si noire que soit la nuit, car le ciel distille toujours une lueur, et quand bien même le temps est-il couvert. Certes alors celle-ci est faible, presque inexistante, mais elle existe et les professionnels la décèlent. Et puis l'on connaît le chemin, ses lacets, ses pierres, les raidillons ou les fortes pentes quand on le prend en sens inverse, les arbres placés un peu trop près peut-être et contre lesquels on pourrait buter. Et surtout ne t'écarte pas. Car c'est ici un pays de lésines, avec en plus ces trous énormes, en retrait du poste quand tu vas en direction de la frontière, faits par les mineurs autrefois tandis que l'on exploitait le minerai de fer qu'alors on descendait dans le fond de la vallée avec des chars d'une lourdeur effrayante.

Leur hôte les mena vers les mines, leur indiqua aussi le chemin des convoys depuis longtemps refaits pour les actuels travaux de forêts, avec les engins mécaniques terrifiants d'aujourd'hui qui détruisent tout, en premier ces anciennes et précieuses traces des activités passées de l'homme. Mais voyez, dit-il, on décèle encore en bordure des pierres de soutènement. Et c'est vrai qu'en se penchant sur le remblai on pouvait en apercevoir quelques-unes encore qui étaient énormes. Ainsi le passé, malgré l'indifférence et le mépris des hommes, parle encore.

On alla à la baume aux inscriptions. Celles-ci étaient gravées dans la roche des bords. Mais les mousses, peu à peu, avaient effacé leurs traits que les pluies aussi lessivaient qui disparaîtraient un jour, dans un ou deux siècles. Et ces inscriptions comportaient des dates, des initiales, un nom parfois, une maison, à l'intérieur de laquelle on avait tracé ce que l'on avait à dire. Et ces marques, taillées au burin on le suppose, avaient été faites là peut-être par des charbonniers dont le temps libre était insupportable après que l'on ait fait la meule et qu'il faille désormais attendre, en une combustion lente, la transformation du bois en charbon, tout en surveillant l'installation afin que le feu ne prenne pas. Mais l'un suffisait tandis que les autres dormaient ou se distrayaient. Et c'est pour cela qu'à peu de distance ils étaient descendus dans la baume pour y tracer ces inscriptions. Eux tous faisaient partie d'une sorte de corporation, même non organisée. On était des charbonniers, des travailleurs des

bois et des grandes solitudes, du temps qui n'est pas ici le même qu'en bas dans la vallée. On est oublié des autres hommes, alors on s'occupe. Et surtout on laisse trace de son passage. Ainsi les humains, dans un siècle ou deux, ils sauront. On existera encore par ce que nous aurons laissé des témoignages gravés dans la roche, tandis que les autres qui ne se seront signalés par aucune écriture, ils auront disparus à jamais.

La fondue était bonne mangée dans la chambre de l'étage chauffée. Août était là, déjà plus froid, et quand l'on sortait sans veste, on frissonnait. L'été allait se finissant. N'avait-on pas vu d'ailleurs, hier, au bord du chemin, toujours à la même place, sur lequel on avait jeté un œil en passant, le premier colchique ? L'automne, le froid, les gelées, les nuits plus longues. Cette tristesse certaine mais en même temps cette splendeur des paysages, comme s'ils voulaient offrir ce qu'ils ont de plus beau avant qu'ils ne se déparent pour affronter l'hiver et dormir. Tout se tait.

On parla du vieux passé de la Vallée, de l'église du Sentier et de son incendie, de manuscrits, d'autres documents étonnants, de sociétés. La nuit descendait que l'on voyait par la fenêtre. La pièce du bas n'était pas occupée tandis que l'équipe qui l'avait réservée, était allée faire du feu à l'arrière du poste. On vit le foyer quand l'on sortit. Ils étaient autour qui se tenaient serrés. C'était une tribu au cœur de la nuit. Le feu réchauffe et protège.

On parla surtout des baraques et du plan où elles sont construites, des grandes graminées qui déjà devaient avoir pris leur jolie couleur dorée pour illuminer la clairière et la rendre magique. C'est là-bas un paysage unique qui nous appelle. Lieu mythique. L'un de ceux qui véritablement semblent vous appartenir. Parce que vous les aimez et que vous souhaitez, tels quels, qu'ils puissent durer toujours.

La marque de leurs pas - 2005 -

Introduction

Ce fut une déception, même si l'on s'y attendait, de prendre connaissance de la fin par le feu de l'escalier intérieur du Poste des Mines. Ainsi nos nombreuses recommandations en vue de garder ces précieux vestiges n'ont servi à rien. Nous exprimons plus bas notre critique devant ce fait sauvage et inconsideré.

Il n'y a rien à dire de plus, simplement évoquer ce fait en rappelant en quelques mots ce que fut ce poste si haut placé sur la chaîne du Risoud et quel était le mode de vie là-haut pour ces gendarmes ainsi mis à l'écart.

Ce texte renvoie à l'ouvrage bien documenté de M. Claude Karlen sur la bâtisse en question qu'il a le privilège d'habiter lors de ses loisirs.

Les Charbonnières, en novembre 2006 :

RR.

La marque de leurs pas était inscrite dans le bois des marches de l'escalier. Celui-ci conduisait du hall d'entrée, là où l'on trouve le four et, sous la fenêtre, un évier de pierre dont l'usage est encore à déterminer, peut-être tout simplement pour se laver, à l'étage où se situaient les dortoirs. Depuis la porte principale, laissant les pièces de séjour à gauche, on faisait quelque pas, on tournait et puis on empruntait ce grimpe-chat. Et on le faisait si souvent que pour finir le bois des marches s'était usé en profondeur et que les nœuds ressortaient. Ces planches étaient devenues, étroites, constituant un escalier très raide, de véritables témoins. Des millions de pas, quand ces hommes à l'équipement lourd et aux gros souliers montaient à l'étage pour s'en aller dormir. Sous le toit, un endroit que l'on suppose être aujourd'hui cette chambre que notre ami Claude Karlen loue et utilise, refuge, sanctuaire, cœur du Risoud, merveilleux endroit et puis tout ce que tu veux, mais rien dans la légèreté et la suffisance, où tu te recrées et envisages alors la vie d'une toute autre manière. On y avait été invité pour une fondue, et c'est dans une telle pièce que l'on crut être remonté dans le temps.

Tout cela a son charme. Ou plutôt l'avait. Nécessité d'une vie plus moderne, on fit des deux salles de séjour une seule, avec un plafond de mauvais goût, avec des parois entièrement refaites, là par contre elles furent belles ; mais surtout on recréa l'escalier du galetas que l'on rendit plus sûr, c'est-à-dire plus large et moins pentu. Et qu'advint-il donc de l'ancien, qu'il eut fallu conserver, protéger, replacer en d'autres lieux en souvenirs de ces millions de pas, justement ? On le démontra pour le brûler presque séance tenante, sur un grand feu que l'on fit à proximité de la bâtisse. Ne resta plus que les ferrures que Claude Karlen récupéra pieusement dans les cendres, seuls vestiges de ces anciens éléments

architecturaux de l'époque, marches d'escalier, parois, et même des portes enlevées aux deux anciennes pièces du bas, matériaux qui en avaient vu des choses, et des hommes, et des années. Les années succédaient aux années sans que rien ici ne change, seules les marches de l'escalier se creusaient un peu plus, à cause de leurs gros souliers, à clous qui le sait. Ils faisaient tellement de bruit en montant. Mais on s'était habitué. Et les hommes montent, dorment, sentent fort l'homme, se réveillent au milieu de la nuit pour une patrouille. Et les hommes, et pendant des décennies, mettent sur eux leur grande vareuse qu'ils peinent à sécher en seulement quelques heures, certaines fois même elles sont encore mouillées du jour précédent. Et ils partent ainsi veiller à la frontière, franchir des chemins dans la nuit, sans lampe pour ne pas se faire repérer, dans l'espoir seul de pincer des contrebandiers invisibles. On marche sous les arbres mouillés, on se mouille soi-même, on voit un quartier de lune parfois quand le ciel se dégage après qu'il ait plu, on brasse des feuilles mortes, on se mouille surtout les jambes à cause des grandes herbes et des hautes fougères pleines d'eau encore, mais c'est le métier. Et l'hiver, que dire alors, on va avec ces cercles qui ont précédé les raquettes, et c'est vraiment un moyen mal fichu, rien ne vaut ni ne vaudra jamais les skis. Ainsi au début du vingtième siècle, on découvrit ce moyen de déplacement extraordinaire qui soulagea quelque peu de cette peine inouïe que l'on avait de joindre ces lieux à pied en hiver, ou de faire des trajets le long de la frontière, on enfonçait, on présume, jusqu'au ventre, on se mouillait en conséquence, on s'épuisait. A moins que par une décision du supérieur on ait alors interrompu les rondes pour rester au chaud dans la plus grande des deux chambres du bas, celle où l'on reste et où l'on mange. Et vint donc le ski qui soulagea ces gens des solitudes et des vastes espaces boisés mais sans apporter néanmoins à ce métier de chien des complaisances qu'il n'avait assurément pas.

Des gendarmes, car on ne les nommait pas encore douaniers à l'époque. Ils étaient là, au Poste des Mines, coupés du monde. Ils élevaient des chèvres dans une annexe pour avoir du lait, de quoi survivre, ils faisaient peut-être de petits fromages, allez savoir, mais surtout ils cuisaient eux-mêmes leur pain dans le four qu'il y a près de la porte d'entrée. Mais on ne devait le faire qu'une fois par semaine ou tous les dix jours, de telle manière que le pain était vite coriace que pourtant l'on mangeait de bon appétit. On est content de ce que l'on a. On vit de telle manière en autarcie, on tient le coup même au cœur de l'hiver le plus rude et sans descendre trop souvent se ravitailler au fond de la Vallée. On est des gendarmes, certes, avec une discipline supposée rigoureuse, mais en même temps des moines, des ermites, des solitaires, des philosophes surtout. On est des aventuriers aussi, car vraiment, pour faire cette profession de misère, il faut avoir tué son père et sa mère, avec ses grands-parents par dessus ! Triste métier en somme, juste croûter tandis qu'ailleurs on n'y arrivait pas, trop de monde sur le domaine, et puis aussi ce fut un choix. L'uniforme peut-être, un semblant de

prestige, la casquette, et cette vie de reclus que l'on apprécie ma foi et où l'on pourchasse des ombres insaisissables.

Le Poste des Mines, là-bas, au bout du monde, presque à la frontière. De là, l'été, tu fais cent mètres et tu la touches du doigt, et tu vois les belles bornes que l'on y trouve tout au long du mur, avec des écussons taillés dans la pierre que l'on a récemment cerclés de rouge. Tu suis un chemin en pente sur une dalle rocheuse et bientôt, tu retrouves tes chères Baraques où il y a du monde. On se salue. On boit le verre de l'amitié. Mais seulement pour ceux qui sont en promenade. Car les gendarmes, autant d'un côté que de l'autre, n'ont pas le droit d'aller au-delà de la frontière. On se rencontre sur celle-ci, chacun restant chez soi. La frontière, elle est ce mur, non pas infranchissable, modeste plutôt, qui pourtant sépare. On a deux pays, la France d'un côté et la Suisse de l'autre. On se connaît sans trop se fréquenter, juste un brin de causerie sur le mur.

Ils ont brûlé les marches sur lesquelles il y avait d'inscrits leurs millions de pas. Cette opération résolument barbare a constitué un acte remarquable d'insensibilité et d'inculture. Mais qu'attendre, je vous le demande, de gens qui n'ont pas la fibre, qui vous font croire sans qu'ils n'y croient eux-mêmes, qui vous promettent sans penser une seconde à tenir leur engagement ? Qui vont leur chemin avec leur bâton de commandement seul, tandis que la culture est ringarde et ne les intéresse pas. On croit tout savoir, dans l'ignorance.

Mais vite il nous faut tourner la page et penser à ce qui reste et qui est toujours bon à prendre, plutôt qu'à ce qui n'est plus et sur lequel il est vain de pleurer.

Le Poste des Mines, au milieu de sa petite clairière...

C'est si beau, là-haut.

Un texte de 2015 - une indignation qui ne passe pas ! -

Complément à l'histoire du Poste des Mines Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt la plaquette : Claude Karlen, Le Poste des Mines de 1650 à nos jours, Editions du Rendez-vous, 2014. C'est toujours un grès grand plaisir que de « humer » une nouvelle fois cet air des hauts, et que de retrouver une histoire qui n'a pas encore révélé tous ses secrets. L'ombre des gendarmes est toujours présente en ces lieux si retirés, à quelque pas de la frontière. Et les sentes qu'ils empruntaient, alors que vous les suivez à votre tour, vous font comprendre la poésie un peu inquiétante de cette zone que l'on pourrait croire déshéritée, là où règne la grande forêt plus que l'homme. La bâtisse du Poste des Mines est propriété de la commune de l'Abbaye. Nous avons un jugement plus catégorique sur les restaurations apportées à ce qui constitue un véritable lieu de mémoire. Elles ne furent pas très heureuses. Chambre principale trop moderne, et surtout cette suppression déplorable de l'ancien escalier. Qu'on l'ait remplacé pour des raisons de sécurité, cela peut se concevoir, mais ces vieilles marches, avec la marque des pas de tous ces gendarmes, et celle-ci creusée pendant près d'un siècle dans la matière même du bois, devaient être gardées et être installées en quelque lieu du bâtiment, quitte à ne plus servir, néanmoins demeurer sur les lieux à titre de témoin. On ne détruit pas un élément architectural de ce type et de cette importance. Il devait être considéré sur un même niveau qu'un objet ancien. Nous nous souvenons avoir demandé au municipal alors en fonction de la commune précitée, et cela avant que les travaux de restauration ne débutent, de nous avertir quand ceux-ci seraient en cours afin de sauver ce que nous considérons comme un véritable monument. D'accord, c'est noté, tu peux faire confiance ! On arrive un jour au Poste des Mines, non seulement l'escalier a été enlevé, mais il a été brûlé à proximité du bâtiment en compagnie des vieilles portes dont il ne resta plus ainsi que les ferrures dans les cendres, celles-ci fort heureusement recueillies par Claude Karlen. Elles ont été déposées aussitôt au Patrimoine de la Vallée de Joux où l'on pourra les contempler un jour, si faire se peut. Les massacres, au contraire de restaurations bien pensées et sensibles de ces vieux bâtiments, sont donc chose courante. Et surtout vous ne pouvez faire confiance à personne. Il faut reconnaître qu'il n'est pas donné à tout un chacun de s'intéresser à ce que l'on pourrait considérer comme des détails et à sentir vraiment ce qui fait le charme d'un passé. Celui que l'on doit préserver à tout prix pour les générations futures qui, sans aucun doute, pourraient être heureuse de pouvoir retrouver des éléments témoignant d'un mode de vie qui serait sans ceux-ci, résolument oublié. Reste heureusement pour cette belle bâtisse du Poste des Mines, car reconnaissons-le, l'extérieur au moins n'a pas été retravaillé de manière aussi indélicate, l'évier, sous la fenêtre quand vous rentrez, et à votre gauche le four, là où nos gendarmes, qui n'avaient pas toujours en hiver la possibilité de descendre au Solliat pour se ravitailler, pouvaient cuire le pain.

Elément alors vital qui pouvait leur permettre de vivre pendant plusieurs semaines en autarcie. Et le tout, un Poste des Mines qui nous interpellera toujours. L'endroit reste fascinant et tout chargé d'histoire. Résolument mythique, partie intégrante du patrimoine architectural de la Vallée de Joux. Ces bons vieux escaliers d'autrefois, photo, ainsi que celles-ci-dessous, du 6 octobre 2005. 2 Photo tirée d'un ouvrage dont la référence nous a échappé. Merci aux auteurs. L'évier du Poste des Mines. 3 La pièce principale telle qu'elle se présentait avant la restauration.

